

Camille contre Claudel



A propos de la pièce écrite, mise en scène et jouée par Hélène Zidi avec la comédienne Lola Zidi et la voix enregistrée de Gérard Depardieu

Note de Michèle Cléach - 11 novembre 2018

Au début des années 80, il y a eu « Une femme » le livre d'Anne Delbée, et son adaptation au théâtre, livre et spectacle qui avaient fait polémique : Anne Delbée avait osé, entre autres, mettre en cause Paul Claudel dans le destin tragique de sa sœur Camille, et je me souviens d'une exposition au musée d'Orsay où, sur la table des libraires, manquait « Une femme », parce que le point de vue de l'auteure ne plaisait pas à la conservatrice du musée !

Depuis, il y a eu d'autres livres, d'autres spectacles, d'autres expositions, et le film de Bruno Nuytten avec Isabelle Adjani et Gérard Depardieu. Nul, alors, ne pouvait plus ignorer l'œuvre magnifique et la tragédie vécue par Camille Claudel ; ni son internement pendant 30 ans, injustifiable (sa mère refusa de la laisser sortir alors que les médecins l'avaient jugée guérie au bout de 6 ans) ; ni ses conditions d'internement (pas d'envoi ni de réception de courrier, aucune visite de sa mère, peu de vêtements, etc.) infligées dès son entrée à l'hôpital psychiatrique, d'abord à Ville d'Avray puis à Mondevert, sur ordre de sa mère sans que son frère, pourtant bien placé, ne lève le petit doigt pour, au minimum, les améliorer ; ni sa mort, par dénutrition, en octobre 1943.

Car si Camille avait effectivement développé des symptômes paranoïaques, sa famille – et sa mère en particulier –, le rôle et la place dévolus aux femmes et encore plus aux femmes artistes à la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle, sa relation avec Rodin, avaient largement participé de sa maladie psychique.

C'est ce qu'Hélène Zidi nous donne à voir aujourd'hui au Théâtre du Roi René à Paris, après trois festivals d'Avignon.

La pièce commence alors que Camille, âgée – jouée par Hélène Zidi, seule sur scène, assise à califourchon sur une chaise - à la veille de sa mort, interpelle son frère Paul qu'elle croit voir dans la salle. Mais c'est bientôt une autre Camille qui apparaît sur le plateau, la Camille de 20 ans qui séjourne en Angleterre et écrit à

Rodin, son maître et son amour. Et la pièce va se jouer ainsi entre les deux Camille, celle qui connaît déjà l'histoire et celle qui va la vivre, l'une vieillissant, l'autre rajeunissant jusqu'à ce qu'elles atteignent ensemble l'âge - 49 ans - où Camille fut enfermée sur l'ordre de sa mère, trois jours après la mort de son père qui, lui, l'aimait et la protégeait.

La Camille qui connaît l'histoire voudrait bien empêcher la jeune Camille de passer par toutes les erreurs qu'elle a commises. Elle a eu le temps de réfléchir à sa vie, de comprendre comment et pourquoi elle en était arrivée là.

Sur le plateau, transformé en atelier, occupé par les plâtres des œuvres les plus connues de Camille dont la pièce centrale, la tête de Rodin sur laquelle les mains de Camille se laissent aller tantôt aux caresses, tantôt à la violence, dans une mise en scène sobre et juste, ponctuée de moments chorégraphiques et par la voix de Gérard Depardieu lisant les lettres de Rodin à Camille adressées, dans un jeu subtil entre passé et présent, dans la force des sentiments et des émotions éprouvés par Camille, les deux comédiennes - mère et fille dans la vie - vont vivre et nous faire vivre la passion amoureuse et créatrice d'une artiste hors du commun, passion dévorante et amour ravageur, dans une société qui « assigne les femmes à résidence » et ne souffre aucun pas de côté.

Et nous autres spectateurs, malgré les efforts démesurés de Camille âgée pour faire dévier la jeune Camille de sa trajectoire, nous tremblons avec elle car nous savons que « les dés sont pipés ». Et quand les deux Camille ne font plus qu'une, la tension sur scène et dans la salle est à son apogée. Le destin de Camille est scellé. La rupture avec Rodin, l'absence de reconnaissance et de soutien de sa famille, la pauvreté, auront eu raison d'elle.

C'est bien sûr le point de vue de Camille qu'Hélène Zidi donne à entendre, un point de vue documenté par tout ce que l'on sait aujourd'hui des rôles respectifs de chacun. C'est sa voix si longtemps bâillonnée qui résonne dans ce petit théâtre où les spectateurs auront été subjugués par le jeu des deux comédiennes qui se cherchent, se combattent, s'éloignent et se rapprochent jusqu'à l'acmé finale :

« Lundi dernier, deux forcenés sont entrés chez moi quai Bourbon, m'ont saisie par les coudes et m'ont lancée par la fenêtre de mon appartement dans une automobile qui m'a conduite dans une maison de fous. »

Ces deux Camille-là nous touchent au cœur.